
Le Japon de Jacques Attali

ou la philosophie de l'histoire d'un homme d'influence

Emmanuel Lozerand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/374>

DOI : 10.4000/elh.374

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 43-52

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Emmanuel Lozerand, « Le Japon de Jacques Attali », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.374>

Tous droits réservés

Le Japon de Jacques Attali

ou la philosophie de l'histoire d'un homme d'influence

AUTEUR, COMME IL LE DIT LUI-MÊME, « de cinquante livres, traduits dans plus de vingt langues et diffusés à plus de six millions d'exemplaires à travers le monde¹ », Jacques Attali, né en 1943, exerce depuis plus d'une trentaine d'années une influence indéniable sur les représentations contemporaines du passé et de l'avenir.

Quand on se souvient en outre qu'il a été formé dans les établissements d'enseignement supérieur français les plus prestigieux (ancien élève de l'École polytechnique et de l'École nationale d'administration, il est aussi docteur d'État en sciences économiques) et que l'on sait le rôle qu'il a joué tant auprès de François Mitterrand, dont il fut un proche conseiller à l'Élysée de 1981 à 1991, qu'aux côtés de Nicolas Sarkozy, qui lui a

confié en 2007 la présidence d'une Commission pour la libération de la croissance française, on peut estimer que ses écrits offrent un témoignage de premier plan sur la vision du monde des élites françaises politiques et intellectuelles.

Pour foisonnante que soit son œuvre prolifique, elle se structure fondamentalement à partir d'une philosophie de l'histoire, réaffirmée à plusieurs reprises, qui voit se succéder « trois Ordres » et, à l'intérieur du dernier d'entre eux, huit « centres » ou « cœurs », au fil des mutations qui ont ponctué l'histoire de l'humanité. S'appuyant sur ce grand récit, Jacques Attali est devenu depuis trente ans un « futurologue » qui écrit à intervalles réguliers « l'histoire de l'avenir² ».

Emmanuel Lozerand, Inalco, CEJ (EA 1441).

1. D'après <www.attali.com/biographie/biographie-de-jacques-attali>, cons. 27 février 2011.
2. On citera en particulier *Les Trois Mondes* [1981], Librairie générale française (Le Livre de poche), 1986 (TM); *Lignes d'horizon* [1990], Librairie générale française (Le Livre de poche), 2004 (LH); *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Fayard, 1998 (DVS); *Une brève histoire de l'avenir* [2006], Librairie générale française (Le Livre de poche), 2008 (BHA). On y a ajouté l'émission intitulée « Le

Or le Japon joue un rôle singulier et important dans la vision attalienne parce que, s'il lui a d'abord attribué, de 1981 à 1990, la capacité à « être le cœur de demain » (TM, 335), notre auteur en a ensuite fait, à partir de 1998, « le grand perdant du premier tiers du XXI^e siècle » (DVS, 185). Au-delà du renversement, dont la brutalité peut surprendre³, c'est la nature de l'argumentation employée qui va ici retenir notre attention. Comment peut-on, après avoir décrit le Japon en « mastodonte » qui « continue de prendre de la force » (LH, 51), voir soudain en lui un pays qui « ne peut que vieillir, se rabougrir » (DVS, 185)? D'où vient la difficulté de Jacques Attali à assigner une place bien définie au Japon dans l'histoire du monde?

Un pays hors de l'histoire

Pour Attali, fondamentalement, le Japon est hors de l'histoire. Même s'il lui accorde une brève mention (LH, 24) dans la liste des civilisations où « l'ordre rituel » aurait laissé la place à « l'ordre de la force » (l'ordre impérial) deux mille ans avant Jésus-Christ, il le laisse à l'écart, comme toute l'Asie d'ailleurs, de la vaste fresque des formes qui se seraient succédé depuis la mise en place de « l'Ordre marchand » un peu

après l'an mil. C'est que l'ordre de l'argent ne peut, selon Attali, s'accommoder de la multiplicité des formes sociales qui coexistaient auparavant, il ne peut s'organiser « à tout instant » qu'autour « d'une forme sociale unique avec un impératif ou une vocation mondiale » (LH, 26). Le Japon se voit donc relégué dans la lointaine périphérie des huit « cœurs » qui, grâce à autant d'inventions technologiques décisives, ont constitué les huit formes prises successivement par l'Ordre marchand, de l'avènement de Bruges (1300) à celui de New York (1930) en passant par ceux de Venise (1450), Anvers (1500), Gênes (1550), Amsterdam (1650), Londres (1750) et Boston (1880) (TM, 276-301 ; LH, 26-33 ; BHA, 55-99).

Cette manière de raconter l'histoire du monde en privilégiant le passé européen n'a rien de spécifique à Jacques Attali. Celui-ci tire d'ailleurs explicitement (TM, 276 ; LH, 30) son argumentation des analyses de Fernand Braudel dans son grand ouvrage de 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e siècle*. Or, quels que soient les mérites de celui-ci, il était tributaire de préjugés eurocentristes aujourd'hui ébranlés par les développements de « l'histoire du monde » (*world history*), en vogue dans les pays anglo-saxons depuis

Japon » de la série *Conversations d'avenir*, diffusée sur Public Sénat le 14 mars 2008 (consultée à l'adresse <www.publicsenat.fr/cms/video-a-la-demande/vod.html?idE=56851> le 26 octobre 2010), dont la transcription a été établie par nos soins (CA).

3. Ne pouvant occulter son erreur de prédiction, Jacques Attali se réfugie derrière le caractère communément partagé de celle-ci : « Rarement les futurologues se sont autant trompés qu'à son propos » (DVS, 185). Voir aussi BHA, 99, et CA.

les années 1990 et plus récemment introduite en France⁴. Jack Goody a ainsi livré en 2006, dans son magistral *The Theft of History*⁵, une critique fine et compréhensive, mais sans concession, des contradictions et des lacunes de la vision braudé-lienne, qui n'échappe pas, *in fine*, à l'opposition in-vétérée entre une Europe dynamique et une Asie statique.

L'absence du Japon, comme celle de la Chine ou de l'Inde, dans l'histoire du capitalisme racontée par Attali n'avait donc rien d'extraordinaire en 1980, voire en 1990. Il est plus surprenant de la retrouver intacte en 2006 dans *Une brève histoire de l'avenir*, où le schéma élaboré en 1981 est une fois de plus répété alors même que l'évolution du monde contemporain comme les acquis de l'histoire globale tendent à montrer que la domination occidentale ne fut vraisemblablement qu'une parenthèse dans l'histoire de l'humanité et qu'il y a bien eu une pluralité de centres de développement économique⁶. Le Japon, en particulier aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, à l'époque d'Edo, tient toute sa place dans cette histoire⁷, ce qui d'ailleurs explique largement la forme et les

modalités de son insertion nouvelle dans l'ordre du monde depuis la fin du ^{xix}e siècle; mais de tout cela Jacques Attali ne dit rien, et il recourt à d'autres types d'analyses pour expliquer ce qu'il ne peut donc décrire que comme l'irruption soudaine d'un passant inconnu au centre de l'économie mondiale.

Comment entrer dans l'histoire ?

Et comment en sortir ?

Annoncée par Attali au début des années 1980 dans *Les Trois Mondes*, l'arrivée imminente du Japon sur le devant de la scène était donc on ne peut plus inattendue. L'explication en est pourtant simple et paradoxale : « sa culture est depuis des siècles préparée à cette mutation-là » (TM, 336).

Attali énumère en effet quelques traits perçus comme caractéristiques de cette « culture » : une singulière capacité au changement, due en particulier à la menace permanente des tremblements de terre; la peur du manque; un ensemble de valeurs issues notamment du taoïsme; et, enfin, une langue particulière, riche d'atouts puisqu'elle est « langue du complexe »,

4. Voir par exemple, en français : Christopher Alan Bayly, *La Naissance du monde moderne (1780-1914)* [*The birth of the modern world (1780-1914)*, 2004], traduit de l'anglais par Michel Cordillot, Éditions de l'Atelier, 2006; ou Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au ^{xvi}e siècle*, Fayard, 2009.
5. Traduction française par Fabienne Durand-Bogaert sous le titre *Le Vol de l'histoire*, Gallimard, 2010.
6. Comme le montre par exemple Kenneth Pomeranz dans *Une grande divergence* [*The great divergence*, 2000], traduit de l'anglais par Nora Wang, Albin Michel, 2010.
7. À ce sujet, voir Pierre Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, 2010, ou Guillaume Carré, « Le Japon d'Edo », dans Francine Hérail (dir.), *L'Histoire du Japon*, Hermann, 2010.

au contraire de l'anglais, « plat et efficace » (TM, 336-337).

En janvier 1990, dix ans plus tard, dans *Lignes d'horizon*, Jacques Attali renouvelle sa confiance dans l'avenir du Japon. Quelques jours plus tôt, le 29 décembre 1989, l'indice Nikkei 225 a atteint un point culminant et la bulle financière est sur le point de s'effondrer. Le futurologue constate néanmoins : « sans que ce soit déclaré officiellement, le Japon est devenu le pôle dominant de l'espace du Pacifique, un espace qui englobe de plus en plus les États-Unis » (LH, 46), et il se livre même à une prédiction tonitruante : « Les États-Unis risquent de se retrouver transformés en une sorte d'*hinterland* pour un nouveau cœur localisé à Tokyo. L'Amérique deviendrait le grenier à blé du Japon, comme la Pologne était celui des Flandres au XVIII^e siècle » (LH, 52).

Pour justifier ses prévisions, Attali mentionne d'abord rapidement quelques points relativement précis, comme la « production en série de biens de consommation de haute technologie » ou « un pacte cohérent entre l'État et l'industrie animés d'une volonté commune de prendre, garder et agrandir leur part de marché » (LH, 38). Toutefois, il le souligne à nouveau, « la raison de cette montée en puissance est principalement culturelle » (LH, 45-46). Le Japon, en effet, réagit à un défi géographique et au manque de ressources essentielles, en l'occurrence à la « rareté du terrain habitable », à la « peur de l'isolement »,

au « manque d'énergie » et à la « fréquence des tremblements de terre ». Ces contraintes favorisent « la miniaturisation des objets », invitent « au développement des moyens de communication », stimulent « la recherche de moyens pour substituer l'information au déplacement » et conduisent à « l'invention d'objets légers, portables et bon marché ». Et Attali n'oublie pas de mentionner, bien sûr, « une tradition culturelle typiquement japonaise d'empire sur soi, une obsession de créer un consensus parmi la population » (LH, 38).

Nous reviendrons sur ces arguments culturalistes, toujours convenus, souvent erronés, parfois extravagants, mais notons déjà ici que, situés hors du temps, par principe téléologiques, ils n'expliquent rien puisqu'ils ne peuvent pas dire pourquoi la rencontre s'opère entre la culture japonaise et l'histoire *à ce moment donné*, et pas à un autre.

Mais observons d'abord comment Attali analyse quelques années plus tard, une fois la bulle financière éclatée, l'échec d'un Japon qui combinait « les conditions nécessaires pour attirer le pouvoir monétaire, industriel et même culturel du globe » (LH, 38), du point de vue tant de ses « structures mentales » que de ses « réalisations économiques » (TM, 335).

À partir de 1998, tous les arguments qui avaient annoncé le triomphe de l'archipel disparaissent comme par magie. L'essayiste se fait d'ailleurs moins loquace. Il constate, comme tout

un chacun, certains signes de la crise japonaise, et attribue celle-ci à quelques facteurs dont il n'avait jamais parlé auparavant⁸. Le Japon se retrouve ainsi soudainement placé sous la coupe d'un « système mafieux » (les célèbres *yakuza*). Ce n'est plus qu'une nation insulaire, fermée, incapable « de recevoir des autres, d'accueillir les idées des autres, de bouger à la vitesse des autres, d'être sensible à ce qui se passe chez les autres. [...] Même des pays fermés comme..., relativement fermés comme la Corée ou la Chine sont *infinitement* plus accueillants » (CA). C'est enfin une nation par nature étrangère à l'esprit du capitalisme puisque « la liberté individuelle n'est pas son idéal philosophique » (BHA, 174). C'est donc comme si ce pays jetait le masque, au début des années 2000, après avoir fait illusion pendant une vingtaine d'années. Attali explique alors :

La culture japonaise a *toujours* été une culture qui depuis des millénaires s'est construite à l'intérieur, autour de valeurs traditionnelles, autour d'une identité japonaise qui est le cœur du projet japonais. [...] Au fond, les étrangers ont remis en cause [cette structure] à deux reprises, et à deux reprises ça a été

ressenti par la société japonaise, ou par une partie de la société japonaise, comme une défaite. 1868, l'ère Meiji : la modernisation acceptée, plus ou moins volontairement, sous le poids des canonnières américaines ; et 1946 : la modernisation de nouveau imposée sous le poids de l'armée américaine, et de l'arme nucléaire. (CA)

Au-delà du comique involontaire de l'auteur (se rend-il seulement compte de ce qui pouvait exister sur les îles de l'archipel il y a « des millénaires⁹ » ?), ou de ses approximations (il confond l'arrivée des Américains en 1853 et la Restauration de Meiji en 1868), il est frappant de constater que les deux seules dates qu'il retient dans l'histoire du Japon sont celles d'intrusions occidentales présentées comme les facteurs d'une « modernisation » par nature exogène. Ainsi apparaît en pleine lumière une des sources profondes de la vision attalienne de l'histoire : ce vieux mythe d'une Asie endormie, enkystée dans « l'empire de la durée » (*Reich der Dauer*) cher à Hegel, attendant le conquérant qui saura la réveiller. La bibliographie est pourtant longue, ne serait-ce qu'en français, au sujet de la « dynamique du Japon¹⁰ ».

8. Il ne découvre qu'à ce moment-là, par exemple, les problèmes démographiques d'un pays où la fécondité est en baisse *depuis le milieu des années 1970*.
9. Sur le Japon préhistorique, voir les travaux de Laurent Nespoulous, par exemple dans Jean-Paul Demoule, Pierre Souyri (dir.), *Archéologie et patrimoine au Japon*, Maison des sciences de l'homme, 2008, *passim*.
10. Par exemple Jean-François Sabouret (dir.), *La Dynamique du Japon*, Saint-Simon, 2005. Voir aussi Pierre Souyri, *op. cit.*, et Francine Hérail, *op. cit.*

Au bazar de l'exotisme

Un des principes propres au regard exotique sur l'ailleurs consiste à fragmenter ce dernier en éléments bariolés, tour à tour cocasses, séduisants ou inquiétants¹¹. Faute d'analyser les lignes de force de l'histoire japonaise, Jacques Attali ne peut qu'ouvrir la kermesse des clichés. En 2008 en particulier, dans *Conversations d'avenir*, son interlocutrice lui fait remarquer qu'il est un peu difficile de présenter comme « fermé aux autres » un pays si enthousiaste pour l'innovation technologique. Il hésite alors un instant avant d'avancer un argument définitif : « Il y a une... Il y a une... C'est une île, le Japon, c'est un ensemble d'îles¹². » Une île, le Japon ? Certes, et entourée d'eau ! de tous côtés ! s'amusait à préciser un de mes maîtres.

Bon nombre des éléments avancés par Jacques Attali relèvent de la foire aux cancrs. Signalons ici quelques erreurs particulièrement grossières.

Le taoïsme (TM, 336), par exemple, n'est certes pas demeuré à la porte de l'archipel, mais

il y a joué un rôle relativement secondaire¹³ et il est impossible d'en faire l'un des deux piliers philosophiques du Japon à côté du shintô¹⁴, en oubliant complètement bouddhisme et néoconfucianisme.

Il n'existe aucune « haine ancestrale » (DVS, 186) entre le Japon et la Chine, qui ne se sont *jamais* affrontés au cours de leur histoire avant l'extrême fin du XIX^e siècle. Et il faut être bien myope pour gloser sur la « solitude du samouraï » (DVS, 186) au moment même où l'intégration de la zone Asie ne cesse de progresser¹⁵.

Si une mode coréenne (*hanryû*) bat son plein au Japon depuis le début des années 2000, comme dans d'autres pays d'Asie au demeurant, il est risible d'affirmer qu'une « partie de l'élite japonaise quittera le Japon » parce qu'il existe « une obsession de la jeunesse japonaise pour la culture coréenne, qui est ressentie comme le modèle » (CA). Dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*, en 1998, Attali, qui ne jurait alors que par l'Inde, ne mentionnait même pas l'existence de la Corée.

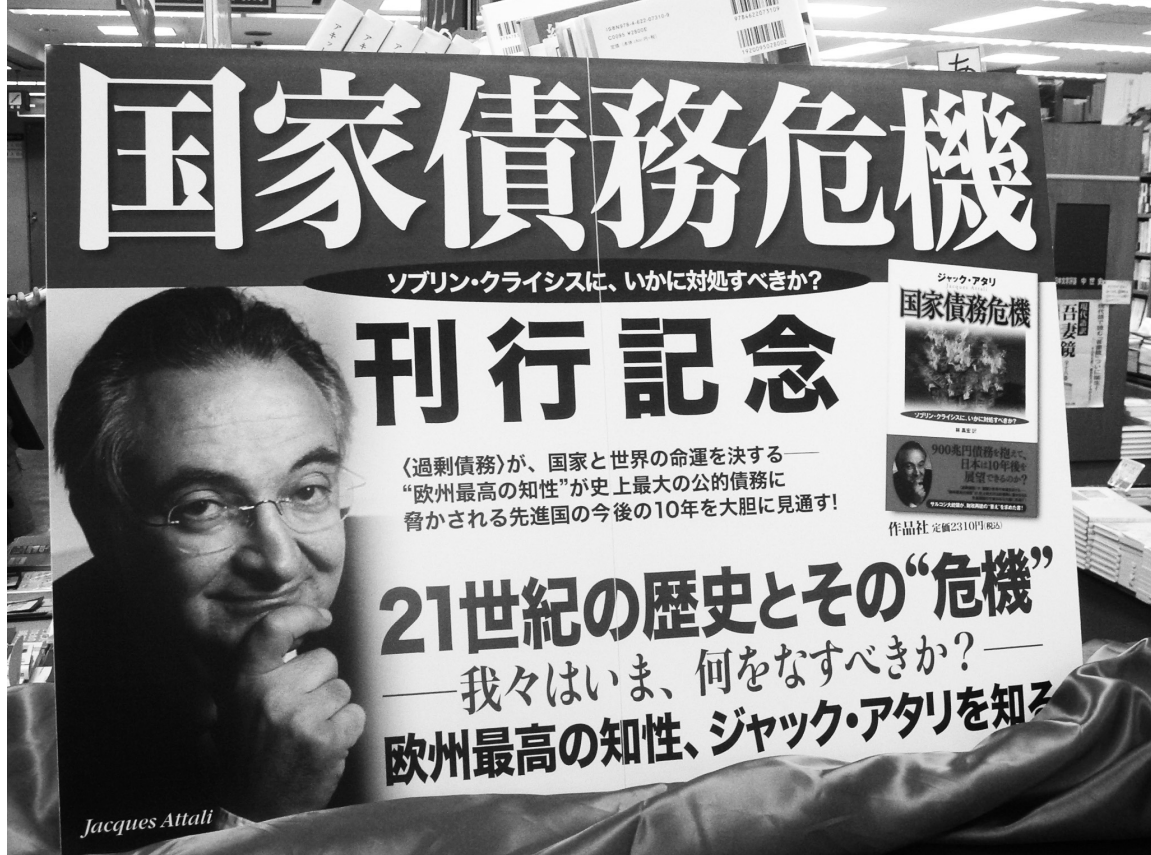
11. Voir Daniel-Henri Pageaux, « Orientalisme », dans *Le Grand Atlas des littératures*, Encyclopædia universalis, 1990, cité par Jean-Marc Moura, « L'(Extrême-)Orient selon G. W. F. Hegel. Philosophie de l'histoire et imaginaire exotique », *Revue de littérature comparée*, n° 297, 2001, p. 31-42 (<www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-31.htm>, cons. 27 février 2011).

12. Sur le mythe de l'insularité du Japon, lire Philippe Pelletier, *La Japonésie*, CNRS, 1997.

13. Au sujet du taoïsme au Japon, voir par exemple Michel Strickmann, *Mantras et mandarins*, Gallimard, 1996.

14. Attali écrit ainsi : « Le Japon a su aussi conserver un ensemble de valeurs, présentes dans [les] exergues [n. 168 : Lao-Tseu, *Tao té king*, *La Voie et sa vertu*, trad. François Houang et Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1979] aux chapitres de ce livre, qui poussent à cette mutation : à côté du shintoïsme, le taoïsme notamment constitue une culture incitant à la surveillance mutuelle, au travail solitaire et minutieux, au respect absolu de l'autre, à l'autodiscipline, à la maîtrise de soi méticuleuse » (TM, 336).

15. Voir Claude Meyer, *Chine ou Japon, quel leader pour l'Asie ?*, Presses de Sciences Po, 2010.



Au Japon aussi, les ventes continuent : « Jacques Attali, la plus grande intelligence d'Europe ! » Placard publicitaire pour la traduction japonaise de *Tous ruinés dans dix ans ? Dette publique : la dernière chance* (Fayard, 2010). Photographie E. Lozerand. Librairie Kinokuniya, Shinjuku (Tôkyô), janvier 2011

Que dire enfin d'une analyse aussi abracadabrantesque que celle-ci :

Le japonais est aussi une langue du complexe. Certes, elle n'a su maîtriser ni la mécanique, ni la thermodynamique, ni l'information binaire, mais aujourd'hui elle est parfaitement adaptée à la compréhension des formes de la complexité : la voyelle s'entend comme un bruit dans l'idéogramme, un bruit qui y crée de l'ordre. Ainsi, au contraire de l'anglais, plat et efficace, elle s'ac-

commode de la structure en réseaux de la biologie moderne, de la chimie, des mathématiques et des sciences humaines, et sans doute cette forme de la langue aide-t-elle à la forme de la nation. (TM, 336-337)

La langue japonaise – est-il besoin de le souligner ? – est une langue tout à fait ordinaire, eu égard à la variété des langues du monde, et son système graphique, malgré un abord légèrement

déroutant, obéit exactement à la même rationalité que les autres systèmes graphiques connus, comme vient de le rappeler avec pertinence le spécialiste de psychologie cognitive Stanislas Dehaene dans ses *Neurones de la lecture* (O. Jacob, 2007). On aura beau tendre l'oreille, les caractères chinois n'ont aucune affinité particulière avec les voyelles¹⁶...

De manière générale, les faits avancés par Attali sont montés en épingle à coups d'approximations, en forçant le trait. Volatils, parfois réversibles¹⁷, il leur arrive même d'être contradictoires.

Attali n'hésite pas en effet à jeter aux oubliettes les lourds déterminismes culturels et géographiques qu'il avait pourtant naguère allégués comme des facteurs explicatifs essentiels du triomphe annoncé du Japon. Celui-ci aurait-il brusquement cessé d'être la proie des tremblements de terre, par exemple? Aurait-il récemment changé de système graphique?

D'autres arguments sont retournés comme une crêpe. Le même Japon qui tirait son admirable aptitude au « consensus » de sa capacité à dominer sa « longue histoire de violence intestine » (LH, 46) devient tout à coup « une société extrêmement dure et fermée », menacée de « secousses extrêmement violentes » et « susceptible de

retourner à ses pulsions militaires [...] très, très profondes » (CA).

Enfin, les clichés étant par nature fragmentaires, il n'est pas étonnant de voir le discours attalien traversé de pures contradictions. Le même analyste qui en 1998 qualifiait avec mépris ce pays de « démocratie encore sommaire et largement contrôlée par des clans corrompus » (DVS, 186) accorde généreusement son satisfecit dix ans plus tard : « le Japon fait partie de ces sociétés [...] quasiment définitivement démocratiques » (CA), sans que soient jamais analysés le fonctionnement, les spécificités, les limites ni les contradictions de la monarchie constitutionnelle japonaise.

Malgré leurs carences évidentes, les analyses d'Attali sont pourtant cohérentes : elles sont en effet structurées en profondeur par un vieux fonds de clichés orientalistes.

Tradition, violence, danger

Le désormais célèbre « discours de Dakar » prononcé par Nicolas Sarkozy en juillet 2007 a eu le mérite de jeter une lumière crue sur la vision du monde de certains cercles dirigeants français. Le déni d'histoire¹⁸ infligé à un continent dans l'imaginaire duquel « tout recommence toujours », où « il n'y a de place ni pour l'aventure

16. Pour les fantasmes suscités par l'écriture chinoise, voir Viviane Alleton, « L'écriture chinoise : mise au point », dans Anne Cheng (dir.), *La Pensée en Chine aujourd'hui*, Gallimard (Folio), 2007.

17. Sur la versatilité des stéréotypes à propos du Japon, voir Jean-Paul Honoré, « De la nippophilie à la nippophobie. Les stéréotypes versatiles dans la vulgate de presse (1980-1993) », *Mots. Les langages du politique*, n° 41, 1994.

18. Jean-Pierre Chrétien (dir.), *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*, Karthala, 2008.

humaine ni pour l'idée de progrès¹⁹ », se retrouve sous une forme un peu différente dans les analyses du Japon avancées par Jacques Attali, qui ne fait en réalité que ressasser les lieux communs les mieux enracinés dans la perception occidentale de l'ailleurs oriental²⁰.

Le premier thème actif est celui des pays d'Orient comme terres de « tradition ». Quand la partition antique de la Méditerranée en trois zones, sur les mappemondes en « T dans l'O », se vit redoublée, au Moyen Âge, par la mise en correspondance des trois fils de Noé (Sem, Cham et Japhet) avec les trois continents, alors l'Asie fut associée à la vieillesse du monde, l'Afrique à son enfance, et l'Europe à sa maturité²¹. Cette thématique fut réorchestrée de différentes manières au XIX^e et au XX^e siècle, que ce soit dans la vision hégélienne des âges de la raison dans l'histoire²² ou dans la vision hermétique d'un René Guénon qui voyait dans l'Orient le refuge d'une Tradition chassée d'Occident par la modernité²³.

Un deuxième cliché, corrélatif du précédent, s'enracine dans l'imaginaire du « despotisme oriental » mis en place chez Aristote, développé au contact de l'Empire ottoman²⁴, épanoui sous les Lumières²⁵, réélaboré au XIX^e siècle²⁶ et toujours sous-jacent à de nombreux discours sur l'Asie, « contrée du mysticisme, de l'esprit retors et obscur », comme le dit avec finesse Jean-Marc Moura²⁷. Et quand Jacques Attali, on l'a vu, insiste lourdement sur le caractère fermé d'un pays doté d'une longue histoire de violence intestine, aux pulsions militaires profondes, quand il agite les épouvantails de l'extrême droite, des castes criminelles ou défavorisées, ou de l'accès prochain à l'arme nucléaire, quand il décrit une société dure, à la démocratie encore sommaire, inapte à l'individualisme, susceptible de secousses violentes (CA), que fait-il sinon raviver les fantasmes d'une cruelle barbarie mal contenue sous un vernis de « raffinement » (CA), à l'intérieur du sérail, derrière les murs de la Cité interdite, confinement

19. D'après le site de l'Élysée, <www.elysee.fr/president/les-actualites/discours/2007/discours-a-l-universite-de-dakar.8264.html>, cons. 23 novembre 2010.

20. Sur ces lieux communs, voir Philippe Pelletier, *Le Japon*, Le Cavalier bleu (Idées reçues), 2008, et Alfred Smoular, *Sont-ils des humains à part entière ? L'intoxication anti-japonaise*, L'Âge d'homme, 1992.

21. Christian Grataloup, *L'invention des continents. Comment l'Europe a découpé le monde*, Larousse, 2009.

22. Voir Jean-Marc Moura, *art. cit.*

23. Sur l'influence de René Guénon, par exemple sur Louis Dumont, voir Roland Lardinois, *L'invention de l'Inde. Entre ésotérisme et science*, CNRS, 2007.

24. Alain Grosrichard, *Structure du sérail*, Éd. du Seuil, 1979.

25. Sadek Neaimi, *L'Islam au siècle des Lumières*, L'Harmattan, 2003.

26. Claude Millet, *Le Despote oriental*, Maisonneuve et Larose, 2001.

27. Voir Jean-Marc Moura, *art. cit.*

auquel elle risque à chaque instant d'échapper, pour notre plus grand frisson ?

Attali va donc logiquement jusqu'à réactiver le thème du péril jaune, apparu à la fin du XIX^e siècle et fondé, on le sait, sur le fantasme du déferlement (diluvien) des masses asiatiques déshumanisées (thériomorphes) et inquiétantes²⁸. Au thème du « despotisme », déjà évoqué, vient s'ajouter au détour d'une phrase le fantasme de la submersion de l'Occident sous l'effet d'une vague irrésistible venue du dehors :

Au-delà, la Chine deviendra son meilleur allié [du Japon] si les deux pays parviennent à transcender leur haine ancestrale [...]. Ensemble, ils pourraient alors organiser l'Asie en un continent auquel, pour un temps, plus rien ne résisterait. (DVS, 186)

Les futurologues aiment ressasser des vieilles lunes. Dès 1904 en effet, un esprit lucide comme Austin de Croze définissait, pour le critiquer, « ce qu'on appelle le Péril jaune » :

On craint que les Japonais fusionnent avec les Chinois, les modernisent, en fassent des « citoyens » et ne deviennent ainsi la première puissance du monde.²⁹

Quand Sax Rohmer créa le personnage de Fu Manchu en 1912, ou Edgard P. Jacobs celui de Basam-Bandu en 1950, dans *Le Secret de l'espadaon*, ils agitaient eux aussi l'image d'un « flot jaunâtre recouvrant d'un coup notre civilisation toute blanche³⁰ ». Ils eurent néanmoins le mérite de nous divertir.

28. Voir à ce sujet Régis Poulet, *L'Orient : généalogie d'une illusion*, Presses universitaires du Septentrion, 2002 ; ou en ligne, du même auteur, « Le péril jaune », 6 juillet 2010, <www.larevuedesressources.org/spip.php?article499>, cons. 27 février 2011.

29. Austin de Croze, *Péril jaune et Japon*, Comptoir général d'édition, 1904, p. 23.

30. Louis Aubert, *Paix japonaise*, A. Colin, 1906, p. VIII.